

Sébastien Roldan

Université du Québec à Montréal /  
Université Paris Ouest-Nanterre

Victimes d'eux-mêmes  
ou de l'espèce?  
Darwin et les suicidés  
du roman naturaliste

**D**arwinisme et littérature naturaliste vont de pair, semble-t-il. Le grand monument littéraire de cette école, *Les Rougon-Macquart* d'Émile Zola, qui raconte en vingt volumes parus de 1871 à 1893 l'*Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, constitue sans doute la principale pièce à conviction d'une telle affirmation. À consulter les documents préparatoires colligés en 1868-69 par celui qu'on nommerait bientôt le maître de Médan, alors qu'il mûrissait son vaste projet, on rencontre nombre de remarques programmatiques rappelant ce qu'on appelle le *darwinisme*, c'est-à-dire un ensemble (plus ou moins étanche) de concepts dérivés des principes édictés par Charles Darwin en 1859, dans *L'origine des espèces*<sup>1</sup>. Zola note : « ma croyance est que les hommes seront toujours

---

1. Charles Darwin, *L'origine des espèces*, traduit par Edmond Barbier, revu par Daniel Becquemont, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1992 [1859], 619 p.

des hommes, des animaux bons ou mauvais selon les circonstances »; il se donne pour but d'étudier « les enchaînements et les fatalités de la descendance »; il parle de « la bousculade des ambitions et des appétits »; il regarde l'humanité non comme une entité immuable traversant les âges de l'Histoire, mais comme un tout ayant sa propre vie, et la somme des êtres humains vivants représente pour lui un organisme anthropomorphe qui peut marcher, « aller plus ou moins à la liberté, à la justice », qui vieillit et peut périr précocement si l'atteignent « les fièvres de l'époque<sup>2</sup> ». Dans le troisième roman du cycle, *Le Ventre de Paris*, le peintre Claude Lantier révèle à Florent « la bataille des Gras et des Maigres », transposition imagée de la loi du plus fort qui a cours, où les personnes de gabarit plus imposant « agissent d'instinct, chassent au Maigre<sup>3</sup> » et triomphent invariablement. « C'est tout un chapitre d'histoire naturelle... », précise encore Claude, développant sa théorie :

Pour sûr, dit-il, Caïn était un Gras et Abel un Maigre. Depuis le premier meurtre, ce sont toujours les grosses faims qui ont sucé le sang des petits mangeurs... C'est une continuelle ripaille, du plus faible au plus fort, chacun avalant son voisin et se retrouvant avalé à son tour...<sup>4</sup>

Les dernières pages de *Germinal*, treizième tome de la série, montrent le héros Étienne Lantier, frère cadet de Claude, s'interrogeant sur la théorie de la sélection naturelle : « Darwin avait-il donc raison, le monde ne serait-il qu'une bataille, les forts mangeant les faibles, pour la beauté et la continuité de l'espèce?<sup>5</sup> » Dans le roman suivant, *L'Œuvre*, le romancier Sandoz (dont Zola fait souvent son porte-parole), s'écrie :

2. Émile Zola, « Notes générales sur la marche de l'œuvre », *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, éd. publiée sous la dir. d'Armand Lanoux, études, notes et variantes par Henri Mitterand, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, t. V, p. 1738-1739.

3. Émile Zola, *Le Ventre de Paris*, dans *Les Rougon-Macquart, op. cit.*, 1960 [1873], t. I, p. 804, 805.

4. *Ibid.*, p. 805-806, 805.

5. Émile Zola, *Germinal*, dans *Les Rougon-Macquart, op. cit.*, 1964 [1885], t. III, p. 1589.

« nous sommes des positivistes, des évolutionnistes<sup>6</sup> », parlant de sa pratique d'écriture et de la peinture de Claude.

Si ces quelques citations suffisent à illustrer la centralité du propos darwiniste dans la mise en intrigue des *Rougon-Macquart*, bien d'autres auraient pu être évoquées, car, comme l'écrit Ursula Link-Heer,

un grand nombre de schémas narratifs et descriptifs de base, employés par Zola dans tous les romans du cycle, passent [...] pour « darwinistes », par exemple : l'ascension et la chute, la supplantation du faible par le fort, la concurrence vitale entre les maigres et les gras, le renouvellement d'un sang épuisé, enfin, tout ce qu'on pourrait résumer par le cliché de la loi de la jungle<sup>7</sup>.

Dans la jungle, on est mangé par plus fort, plus rapide, plus rusé ou plus gros que soi; les grands félins sont à l'affût des petits rongeurs qu'ils croquent d'un coup de gueule. Les espèces se mangent les unes les autres : la sélection naturelle théorisée par Darwin est hétérophage, elle suppose certes la concurrence entre espèces différentes et même à l'occasion entre individus d'une même espèce, mais l'adversaire premier demeure le milieu dans lequel l'espèce cherche à subsister; il est, dans toutes ses composantes (organiques et inorganiques), la dominante qui exige l'adaptation évolutive des espèces. En outre, certaines de celles-ci préconisent notoirement l'entraide, le rassemblement pour se défendre ou même se nourrir d'autres plus imposantes. Dans *Les Rougon-Macquart*, en revanche, les hommes se *dévorent* essentiellement entre eux, en accord avec le darwinisme social qui se développa en France suite à la diffusion des concepts darwiniens. Robert J. Niess résume la nuance :

6. Émile Zola, *L'Œuvre*, dans *Les Rougon-Macquart*, *op. cit.*, 1966 [1886], t. IV, p. 161.

7. Ursula Link-Heer, « À propos du social-darwinisme de Zola dans *Les Rougon-Macquart* », René Guise et Hans-Jörg Neuschäfer [dir.], *Richesses du roman populaire. Actes du colloque international de Pont-à-Mousson*, octobre 1983, Nancy, Centre de recherches sur le roman populaire, 1986, p. 341.

Ce que les social-darwinistes accomplirent fut la réduction du principe de la lutte pour la vie à ses termes les plus étroits; ils passèrent sous silence les idées de Darwin sur la coopération et, beaucoup plus grave, déformèrent ses idées sur la lutte vitale. Darwin avait insisté sur le fait que le vrai combat de la vie a lieu entre les espèces et leur milieu physique; les social-darwinistes transférèrent cette lutte au monde des individus et, qui pis est, l'étendirent à la société humaine.

Comme philosophie de la lutte vitale entre hommes, entre classes, entre nations ou entre races, le darwinisme social est puissamment individualiste : l'égoïsme devient le plus grand mobile des actions humaines, et les instincts les plus bas, l'instinct de la rapacité, par exemple, deviennent la loi universelle de la nature. [...] Si les aptes seuls survivent, il s'ensuit que la rapide élimination des inaptés est souhaitable pour l'espèce<sup>8</sup>.

De sorte que, dans la France de la fin du siècle, ce sont surtout le darwinisme social et l'eugénisme qui sévissent, bien plus que la pensée de Darwin comme telle. *Au Bonheur des Dames*, onzième roman de la série, illustre parfaitement ce fait. C'est l'histoire de la montée en puissance des grands magasins dans Paris à travers le triomphe d'Octave Mouret, dont le gigantesque établissement donne son nom au roman. Une vague de résistance à l'envahisseur s'organise autour d'un ancien employé de Mouret, Robineau. Celui-ci, fer de lance du mouvement réactionnaire, rallie les tenanciers des petits commerces du quartier qui ont juré qu'ils « manger[aient] le monstre<sup>9</sup> ». Mouret est trop fort, ils échouent. Le vieux Bourras, l'un des vaincus, dresse le triste bilan :

Ce pauvre Robineau est fichu, il a une figure d'homme qui se noie... Et les Bédoré, et les Vanpouille, ça ne tient plus debout, c'est comme moi, les jambes cassées. Deslignières crèvera d'un coup de sang, Piot et Rivoire ont eu la jaunisse. Ah! nous sommes tous jolis, un beau cortège de carcasses [...]! Ça doit

---

8. Robert J. Niess, « Zola et le capitalisme. Le darwinisme social », *Les Cahiers naturalistes*, vol. 26, n° 54, 1980, p. 59-60.

9. Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, dans *Les Rougon-Macquart*, *op. cit.*, 1964 [1883], t. III, p. 568.

être drôle, pour les gens qui regardent défiler cette queue de faillites... D'ailleurs, il paraît que le nettoyage va continuer. [...] Lacassagne, qui tient les plumes et les fleurs, et Mme Chadeuil, dont les chapeaux sont pourtant connus, seront balayés avant deux ans... Après ceux-là, d'autres, et toujours d'autres! Tous les commerces du quartier y passeront<sup>10</sup>.

À travers cette manducation et cette hygiène individualistes se dessine l'universel *struggle-for-life* tel que le conçoit Zola : « cette nécessité de la mort engraisant le monde, cette lutte pour la vie qui faisait pousser les êtres sur le charnier de l'éternelle destruction<sup>11</sup> ». Si le darwinisme social sur lequel Zola fonde le gravissement des échelons de ses héros a retenu passablement d'attention au sein de la critique, on s'est moins intéressé au versant hygiéniste du système zolien, qui frappe surtout les personnages secondaires de ses intrigues, d'où l'intérêt de revenir sur la question.

Il est remarquable que le trépas du plus sérieux adversaire de Mouret, le renégat Robineau, initiateur de la « campagne contre le *Bonheur des Dames*<sup>12</sup> », s'annonce comme un suicide par noyade (« il a une figure d'homme qui se noie<sup>13</sup> »); de fait, ayant tenté sa chance et perdu la bataille, il se tuera, mais par un autre moyen : « le voilà qui se fout sous les roues<sup>14</sup> » du premier omnibus qu'il voit passer. Pourquoi ce choix de Zola? N'est-ce pas faire périr le vaincu de son propre chef et le faire échapper aux griffes du vainqueur? L'autophagie du suicidé qui s'est « mangé » lui-même contrevient-elle à l'univers métaphoriquement homophage des *Rougon-Macquart*? En première analyse, elle semble jouir d'un statut privilégié et contourner le carnage généralisé.

Aussi le présent article se propose-t-il d'examiner la manière dont s'attachent l'une à l'autre les notions du darwinisme et de la mort volontaire dans un registre d'écrits qu'on qualifie volontiers, dès 1885,

10. *Ibid.*, p. 743.

11. *Ibid.*, p. 747.

12. *Ibid.*, p. 572.

13. *Ibid.*, p. 743.

14. *Ibid.*, p. 749.

de « darwinisme littéraire<sup>15</sup> » : le roman naturaliste. Une plongée dans les sources du darwinisme zolien permettra d'abord d'effectuer quelques mises au point nécessaires qui conduiront, ensuite, à formuler en des termes précis et circonstanciés le problème du suicide tel qu'il se pose à la lecture de quelques textes naturalistes. Cette étape préliminaire mènera à l'investigation de la fonction sociophysiologique du suicide en régime naturaliste, grâce à des exemples choisis parmi les protagonistes secondaires des *Rougon-Macquart* et dans *Hara-kiri* d'Harry Alis. L'analyse du corpus canonique se doublant de celle d'une œuvre mineure, il en résulte un portrait bonifié de l'image de la mort volontaire qu'offre cette littérature.

## Dans l'arène des antécédents

Il faut convenir que, dans les quelques extraits de Zola cités jusqu'ici, Darwin lui-même et sa théorie brillent par leur absence, ou alors existent comme purs référents : « Darwin est mentionné de manière rhétorique pour tirer parti de l'autorité du grand naturaliste et produire un effet de "scientificité"<sup>16</sup> », insiste David Baguley dans un récent article sur le darwinisme zolien où il prend le contrepied d'une longue tradition critique. Baguley récuse l'idée que le maître de Médan ait lu Darwin ou s'en soit même vraiment inspiré. Si Étienne Lantier, le héros de *Germinal*, a découvert la théorie à partir de « fragments, résumés et vulgarisés dans un volume à cinq sous<sup>17</sup> », l'auteur de *Germinal* ne l'a connue, selon Baguley, que par la commotion qu'elle causait au sein de l'*intelligentsia* européenne :

15. Sandrine Schiano-Bennis, « La postérité littéraire de Charles Darwin chez les intellectuels français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », Georges Letissier et Michel Prum [dir.], *L'héritage de Charles Darwin dans les cultures européennes*, Paris, L'Harmattan, coll. « Racisme et eugénisme », 2011, p. 179. Schiano-Bennis livre un passionnant florilège de citations darwinisantes tirées de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle (*ibid.*, p. 175-183).

16. David Baguley, « Zola and Darwin. A Reassessment », Nicholas Saul et Simon J. James [dir.], *The Evolution of Literature. Legacies of Darwin in European Cultures*, Amsterdam/NewYork, Rodopi, 2011, p. 203 [je traduis].

17. Émile Zola, *Germinal*, *op. cit.*, p. 1524. L'assimilation du darwinisme, bien précaire chez Zola, autorise le romancier à mettre en scène des personnages qui, invoquant

Le nom du plus influent des naturalistes britanniques et celui du plus célèbre des soi-disant écrivains naturalistes ont longtemps été presque inextricablement liés, mais à y regarder de près le lien est plus douteux que ce qu'on croit d'ordinaire [...], car il n'y a aucune référence directe à Darwin dans les onze volumes de la correspondance de Zola, et son nom n'apparaît que trois fois dans les vingt volumes de la série des *Rougon-Macquart*, et, semble-t-il, une seule dans l'ensemble considérable de ses écrits critiques. Vu la propension de Zola à faire étalage de ses sources scientifiques, [...] il est très probable que, s'il avait possédé une connaissance véritable des textes de Darwin (au lieu d'une vague familiarité avec ses idées), il l'aurait infailliblement fait savoir à ses lecteurs<sup>18</sup>.

Comment expliquer, alors, la prégnance des schèmes darwinistes dans *Les Rougon-Macquart*? Cette question a fait couler beaucoup d'encre, et de prime abord il convient de se rallier à l'avis défendu par Baguley, qui concède à Darwin et Zola une communauté de pensée :

Quoiqu'il y ait peu de preuves d'une quelconque influence directe du savant anglais sur l'écrivain, et quoique, dans leur exploration de la nature, leurs chemins se soient rarement et à peine croisés, leur rapprochement a ses mérites, car Zola à nombre d'égards écrivait dans le même esprit que Darwin, jamais un disciple mais assurément un « darwinisant »<sup>19</sup>.

Affaire d'époque, peut-être? Encore faudrait-il préciser que, si l'épistémè française fut effectivement révolutionnée durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle par l'avènement de la théorie darwinienne, elle opposa une très forte résistance à quelques-unes des plus importantes

---

la doctrine, lui font dire tout et son contraire. Étienne déduit de Darwin tronqué une théorie aux antipodes de celle développée par son aîné dans *Le Ventre de Paris* : « et, de cette lecture mal comprise, il se faisait une idée révolutionnaire du combat pour l'existence, les maigres mangeant les gras, le peuple fort dévorant la blême bourgeoisie. » (*ibid.*)

18. David Baguley, *op. cit.*, p. 212 [je traduis]. Le nom de Darwin ne paraît chez Zola en effet qu'à partir de la seconde moitié des années 1880 (le darwinisme continuant de gagner en popularité) : deux fois dans *Germinal* (1885), une dans *Le Docteur Pascal* (1893).

19. *Ibid.*, p. 201-202 [je traduis].

propositions de Darwin et détourna le sens de nombre d'autres, et ce, dès 1862 avec la première parution en français du traité *De l'origine des espèces* : la traductrice, Clémence Royer, avait coiffé l'ouvrage d'une préface tendancieuse qui, partant des principes biologiques avancés par Darwin, tirait des conclusions captieuses en plus de pratiquer des choix douteux, traduisant « natural selection » par « élection naturelle » et « struggle for existence » par « concurrence vitale<sup>20</sup> ». Yvette Conry, qui a étudié les débuts du darwinisme en France, constate l'écart idéologique qui sépare le darwinisme social de la pensée du naturaliste anglais : « Si la lutte pour l'existence est moins condition de vie qu'hygiène cosmique, [...] la concurrence s'émascule en harmonisation<sup>21</sup> » et s'inscrit comme opérateur primordial d'un *dessein intelligent* poursuivi par la Nature ou la Création. Voilà qui satisfaisait un conservatisme français attaché à l'idée de « l'ordre naturel<sup>22</sup> » héritée du Classicisme et des Lumières — notion adverse à celle du hasard promulguée par Darwin au rang de principe organisationnel.

Lorsqu'elle fit son entrée en France, la perspective d'un processus historique qui ne fût pas harnaché à un progrès assuré, à une amélioration éventuelle, lente à venir peut-être, sûre néanmoins, avait en effet quelque chose d'insoutenable. Aussi, le darwinisme *revu et corrigé* par Royer et consorts s'alignait sur la pensée lamarckienne, marquée des optimismes postrévolutionnaires du début du XIX<sup>e</sup> siècle, note Anne Carol :

Avec Lamarck, on s'émerveillait de voir les êtres s'adapter à leur milieu et accumuler ainsi, dans leur constitution, les héritages de ces petites victoires. La dégénération d'une fonction, d'un organe, n'était somme toute que le signe d'une adaptation réussie. Avec Darwin, le schéma de l'évolution n'est plus si positif [...] <sup>23</sup>.

---

20. Exemples rapportés par Baguley (*ibid.*, p. 203).

21. Yvette Conry, *Introduction du darwinisme en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, J. Vrin, coll. « L'histoire des sciences. Textes et études », 1974, p. 340-341.

22. *Ibid.*, p. 357.

23. Anne Carol, *Histoire de l'eugénisme en France. Les médecins et la procréation XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 1995, p. 92.



C'est que Darwin dépossède la Nature d'un dessein mélioratif dans ses évolutions; là réside sa nouveauté, de là la secousse qu'il produit en France. Cependant, l'évolutionnisme qu'il met de l'avant n'est pas sans antécédents. Lamarck en est un; plusieurs autres pourraient être évoqués. De fait, une part de la solution à l'énigme du darwinisme zolien gît en ces précurseurs qui par leur influence ont pu conduire Zola à développer sa cosmologie scientifique (comme d'ailleurs Darwin a pu s'inspirer de leurs travaux pour étoffer la sienne). Baguley signale par exemple que l'importance de l'environnement physique en tant que facteur déterminant dans la destinée des personnages zoliens est plus lamarckienne que darwinienne, et qu'il en va de même pour la primauté accordée à la transmission héréditaire de traits acquis, lesquels fournissent au romancier un cadre scientifique motivant les actions de ses protagonistes<sup>24</sup>.

La présence de principes lamarckiens chez Zola est imputable à certaines figures célèbres de la science française qui ont pu relayer ces notions jusqu'à lui et à l'ensemble de l'élite intellectuelle du Second Empire. Rappelons, avec Jean-Marc Bernardini, la conjoncture de l'épistémè qui a produit le darwinisme social en France :

Durant cette deuxième décennie du Second Empire, le livre de Darwin a manifestement complété une bibliothèque philosophique et scientifique : Auguste Comte (1844); Prosper Lucas (1847-1850); Claude Bernard (1865); Bénédicte-Auguste Morel (1857), qui a outillé au plan méthodologique et épistémologique une prestigieuse génération d'écrivains et d'historiens scientifiques, opposés aux thèses religieuses dominantes voire à l'Empire. Nous songeons ici principalement à Ernest Renan (1823-1892), Hippolyte Taine (1828-1893), Edgar Quinet (1803-1875). [...]

Par leur utilisation commune des méthodes scientifiques comme fondements d'un jugement porté sur la religion, la société ou l'histoire humaine, Taine, Renan, voire Quinet ont été associés et considérés comme les maîtres à penser scientifiques de leur génération<sup>25</sup>.

24. David Baguley, *op. cit.*, p. 205 et 203.

25. Jean-Marc Bernardini, *Le darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d'une idéologie*, Paris, CNRS, coll. « Histoire », 1997, p. 82.

Zola a effectivement brandi nombre de ces savants en tant qu'autorités scientifiques et dès le début de sa carrière naturaliste a fait d'eux des pères spirituels, aptes à légitimer plusieurs aspects de ses choquantes intrigues naturalistes. On pense bien sûr à l'historien Taine et à sa fameuse triade *race, milieu, moment*<sup>26</sup> ou aux docteurs Lucas et Létourneau dont les traités<sup>27</sup> sur l'hérédité et la physiologie ont servi à échafauder le programme des *Rougon-Macquart*. Taine promouvait également une vision du monde social qui dérivait directement du positivisme comtien, prépondérante dans le darwinisme qu'on découvre chez Zola. Comte, en 1848, avec son *Discours sur l'ensemble du positivisme* avait initié le culte de l'Humanité. Il nommait celle-ci le « Grand-Être », nouvelle divinité non pas immuable, mais vivante et anthropomorphe, dont chaque membre correspond à un individu travaillant au bien commun, car mû par le bienfaisant génie de l'espèce. Et cet organisme supérieur — auquel le « sacerdoce positif », insistait Comte, se consacre tout entier « en destinant la science à étudier l'Humanité, la poésie à la chanter, et la morale à l'aimer<sup>28</sup> », afin de l'améliorer sans cesse — jouit de la vie cumulée et interconnectée de tous ses membres constituants qui concourent à son activité. Pour Comte, le Grand-Être survit d'autant mieux à la défection de ceux qui se détachent de lui par indépendance qu'il sait tirer parti des dissensions liées à leur autonomie :

Tandis que les diverses parties d'aucun autre organisme ne sauraient vivre isolément, la grande existence se compose de vies réellement séparables. Quoique cette indépendance n'empêche point le consensus, elle est aussi indispensable que le concours à la nature d'un tel être, qui perdrait toute sa supériorité si ses éléments devenaient inséparables<sup>29</sup>.

---

26. Hippolyte Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, 2<sup>e</sup> éd. rev. et aug., Paris, Hachette, 1866 [1863], t. I, p. xxxiv.

27. Prosper Lucas, *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux*, Paris, Baillière, 1847-1850, 2 vol.; et Charles Létourneau, *Physiologie des passions*, Paris, Baillière, 1868.

28. Auguste Comte, *Discours sur l'ensemble du positivisme*, présentation, notes et chronologie par Annie Petit, Flammarion, coll. « GF », 1998 [1848], p. 356.

29. *Ibid.*, p. 357.

Taine reprend l'idée en 1863, lui ôte sa dimension mystico-religieuse, la rebaptise « *loi des dépendances mutuelles*<sup>30</sup> » et la décrit comme suit :

Une civilisation fait corps, et ses parties se tiennent à la façon des parties d'un corps organique. De même que dans un animal les instincts, les dents, les membres, la charpente osseuse, l'appareil musculaire sont liés entre eux, de telle façon qu'une variation de l'un d'entre eux détermine dans chacun des autres une variation correspondante, et qu'un *naturaliste habile* peut sur quelques fragments reconstruire par le raisonnement le corps presque tout entier; de même dans une civilisation la religion, la philosophie, la forme de famille, la littérature, les arts composent un système où tout changement local entraîne un changement général, en sorte qu'un historien expérimenté qui en étudie quelque portion restreinte aperçoit d'avance et prédit à demi les caractères du reste<sup>31</sup>.

Zola, qui fit la connaissance de Taine et découvrit ses livres durant ses années de clerc à la librairie Hachette (1862-1866), prolonge la théorie de son maître à penser en se l'appropriant dans ses œuvres. Le rôle d'observateur de la société censé revenir à l'historien, il l'attribue au romancier, préservant toutefois la conception organiciste chère à Taine.

Mais les savants du XIX<sup>e</sup> siècle ne sont pas les seuls à avoir contribué par leurs travaux à la poétique darwiniste des *Rougon-Macquart*. Au moins aussi importante est l'influence des écrivains admirés par Zola, et surtout celle d'Honoré de Balzac, qui « développe, longtemps avant Darwin, la notion de lutte pour la vie et de sélection naturelle<sup>32</sup> », selon André Wurmser. Ce propos peut être nuancé en soulignant que la « sélection » balzacienne est bien plus *sociale* que *naturelle*, réitérant, là encore, l'importance de ne pas confondre Darwin et darwinisme social. Il n'en demeure pas moins que l'interrelation des mécanismes

30. Hippolyte Taine, *op. cit.*, p. xxxix [Taine souligne].

31. *Ibid.*, p. xxxix-xl [je souligne].

32. André Wurmser, *La comédie inhumaine*, éd. définitive, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1970, p. 268.

de rivalité, d'adaptation et de survie chez Balzac anticipe l'émergence du *struggle-for-life* comme modélisation des conflits humains<sup>33</sup>. C'est beaucoup, d'ailleurs, cette « zoologie humaine<sup>34</sup> » (le mot est de Zola) qui a séduit le futur auteur des *Rougon-Macquart*, comme en témoignent les « Différences entre Balzac et moi » qu'il cerna à la veille d'entreprendre son grand cycle :

Balzac dit que l'idée de sa Comédie lui est venue d'une comparaison entre l'humanité et l'animalité [...] : comme il y a des lions, des chiens, des loups, il y a des artistes, des administrateurs, des avocats, etc. [...]

Mon œuvre, à moi, sera tout autre chose. Le cadre en sera plus restreint. Je ne veux pas peindre la société contemporaine, mais une seule famille, en montrant le jeu de la race modifiée par les milieux. [...] Ma grande affaire est d'être purement naturaliste, purement physiologiste. [...] Je me contenterai d'être savant, de dire ce qui est en en cherchant les raisons intimes. Point de conclusion d'ailleurs. Un simple exposé des faits d'une famille, en montrant le mécanisme intérieur qui la fait agir<sup>35</sup>.

Voulant refaire *La Comédie humaine* à sa façon, Zola entendait donc employer la formule balzacienne de la lutte sociozoologique pour « faire l'histoire des mœurs », mais au lieu d'y parvenir « à l'aide de 3 000 figures<sup>36</sup> » comme Balzac, il embrasserait moins large et grâce à la science de l'hérédité promouvrait une sociophysiologie comme système fédérateur.

Il continuerait, en tout cas, de se servir des comparaisons et métaphores zoologiques pour insister, façon balzacienne, sur la

33. Louise Lyle, « Le Struggleforlife. Contesting Balzac through Darwin in Zola, Bourget, and Barrès », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 36, n° 3-4, printemps-été 2008, p. 307.

34. Émile Zola, « Différences entre Balzac et moi », dans *Les Rougon-Macquart*, *op. cit.*, 1967, t. V, p. 1736.

35. *Ibid.*, p. 1736-1737. Zola paraphrase ici un passage de l'« Avant-propos » de *La Comédie humaine* que Balzac publia en 1842 (Honoré de Balzac, « Avant-propos », *La Comédie humaine*, éd. publ. sous la dir. de Pierre-Georges Casrex, Paris, Gallimard, 1976 [1842], coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, p. 8).

36. Émile Zola, « Différences entre Balzac et moi », *op. cit.*, p. 1736.

continuité entre l'humanité et le règne animal ainsi que sur la similitude des régimes compétitifs dans lesquels ils évoluent. L'une des stratégies les plus courantes pour illustrer la bestialité du *struggle-for-life* humain consiste à présenter le monde comme une vaste « arène » où se déroulerait la joute de l'existence; ainsi, au tout début de *L'Argent*, dix-huitième tome des *Rougon-Macquart*, le héros fait un constat amer qui fouette ses ardeurs et ambitions : « les hommes et les choses le blessaient pour le rejeter à la lutte, comme le taureau saignant est ramené dans l'arène<sup>37</sup> ». Zola a pu prendre ce motif usité (assez rare cependant sous sa plume) chez nombre d'écrivains différents ou le puiser dans quelque souvenir de tauromachie provençale, lui qui a grandi à Aix. L'imagerie de l'arène est pratiquement la même chez un autre Provençal, le poète romantique Alphonse Rabbe, auteur de *l'Album d'un pessimiste*, dont voici deux extraits :

Dans l'état actuel des choses, le monde présente le spectacle d'une immense arène, où les hommes se précipitent en foule pour se disputer, au prix de leur sang, de leurs douleurs et de leur honte, la possession des avantages sociaux<sup>38</sup>.

Un fier taureau pourchassé dans un cirque barbare, tout hérissé de petits dards par cent vils gladiateurs en manteau de soie et en crépine, n'attend pas pour mourir d'avoir perdu son meilleur sang par tant de petites blessures, il s'élançait sur l'épée étincelante chargée de lui donner la mort<sup>39</sup>.

La conjugaison récurrente de l'imaginaire tauromachique à des schèmes pré-darwinistes invite à creuser la comparaison entre le texte de Rabbe et celui de Zola. Dans les deux cas, le héros valorisé (poète chez Rabbe, spéculateur chez Zola) est assimilé à l'animal qui va périr, et le taureau (puissant, noble, fougueux) est assiégé par les autres hommes restés humains (ils ne prennent pas la forme de bêtes).

37. Émile Zola, *L'Argent*, dans *Les Rougon-Macquart*, op. cit., 1967 [1891], t. V, p. 22.

38. Alphonse Rabbe, *Album d'un pessimiste*, éd. établie par Édouard Roditi, suivi du *Portefeuille d'un pessimiste*, éd. établie, prés. et annotée par Jacques-Remi Dahan, Paris, José Corti, coll. « Romantique », 1991 [1835], p. 48.

39. *Ibid.*, p. 56.

L'affrontement entre hommes (homolytique) est donc présenté comme une bataille entre espèces différentes (les hommes contre la bête) et de ce fait affirme tacitement l'animalité de l'humain. Une différence majeure ressort cependant. Chez Rabbe le taureau meurtri est doté d'une faculté que Zola lui refuse : celle de la volition. Il prend acte de sa situation désespérée et choisit d'en finir tout de suite plutôt que de mourir à petit feu. Le taureau dans *L'Argent* mourra tout autant, à terme; toutefois, il n'est mû que par son instinct — d'ailleurs, la tournure choisie par Zola est passive, dépossédant l'animal de ce qui le rendrait responsable de ses gestes et surtout de sa mort. Là se montre, d'une part, le fameux mécanisme déterministe (et darwiniste) pesant de son poids irrémédiable sur les personnages naturalistes; et, d'autre part, en creux, l'absence d'héroïsation du suicide à laquelle s'était livrée toute l'ère romantique, à commencer par le Saint-Preux de Rousseau et le Werther de Goethe, et jusqu'à Balzac et même au-delà<sup>40</sup>. Ainsi, pour le narrateur des *Illusions perdues*, où un poète soumettant ses vers au public représente « encore un chrétien qui descend dans l'arène pour se livrer aux bêtes<sup>41</sup> », il n'est de suicide que comme service social :

Le suicide est l'effet d'un sentiment que nous nommerons, si vous voulez, *l'estime de soi-même*, pour ne pas le confondre avec le mot *honneur*. Le jour où l'homme se méprise, le jour où il se voit méprisé, le moment où la réalité de la vie est en désaccord avec ses espérances, il se tue et rend ainsi hommage à la société devant laquelle il ne veut pas rester déshabillé de ses vertus ou de sa splendeur. Quoi qu'on en dise, [...] les lâches seuls acceptent une vie déshonorée<sup>42</sup>.

Balzac ici insiste bien sur ce qui, au fond, distingue les deux esthétiques : il y a une société devant qui se montrer, des spectateurs

---

40. Pierre Popovic montre qu'il est « propre à cette littérature que le sacrifice de soi — dont le suicide fut durant quelques décennies la forme symbolique la plus extrême — devienne le principe de valorisation et d'élection du héros » (Pierre Popovic, *Imaginaire social et folie littéraire. Le Second Empire de Paulin Gagne*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2008, p. 114). Sur Rabbe spécifiquement, voir *ibid.*, p. 79.

41. Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, dans *La Comédie humaine, op. cit.*, 1977 [1843], t. V, p. 348.

42. *Ibid.*, p. 688.

assistent au conflit, et ils sont les destinataires du geste autolytique du héros; en revanche, chez Zola le public a disparu, tous sont dans la mêlée, chacun est happé par les hostilités, mobilisé pour la lutte, et il ne reste personne pour soupeser l'héroïsme ou l'exemplarité des victimes, désormais vains.

## Suicide et darwinisme social

Le rapport qu'entretenaient les lettres françaises avec la mort volontaire semble en effet avoir basculé dans la seconde moitié du siècle, avec *Madame Bovary*<sup>43</sup>, où le suicide de l'héroïne accusait romantiquement l'incurie de son milieu tout en incriminant réalistement la mièvrerie de ses aspirations idéalistes<sup>44</sup>. Pour aller vite, on peut dire qu'après Gustave Flaubert, se tuer devient vieux jeu en littérature. À titre d'exemple, le dialogue suivant tiré de la fin d'*Hara-kiri*, roman naturaliste publié en 1882 par Harry Alis, où deux personnages secondaires contemplant leur infortune :

Quand l'humanité vous embête ou qu'on s'embête dans l'humanité... on la quitte...

– Comment?

– On se tue.

– Oui, [...] j'y ai pensé. Mais ce n'est pas moderne ça. C'était le vieux jeu. Ça ne se fait plus<sup>45</sup>.

Si l'héroïsation de la mort volontaire est *a priori* disqualifiée en régime naturaliste, discréditée parce que trop romantique et minée

43. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Paris, Gallimard, 2001 [1857], coll. « Folio classique », 528 p.

44. L'ambivalence vis-à-vis du suicide que donne à lire Flaubert dans *Madame Bovary* se retrace aisément en confrontant la réception du roman par Sainte-Beuve à celle que Baudelaire donna en réponse à l'illustre critique. Pour le premier, Emma s'enlève la vie parce qu'elle est complètement détraquée, c'est un geste à peine volontaire, tandis qu'aux yeux du poète, le suicide d'Emma lui permet de transcender sa condition de petite bourgeoise et d'atteindre l'idéal auquel elle aspire. Voir John E. Gale, « Sainte-Beuve and Baudelaire on *Madame Bovary* », *The French Review*, vol. 41, n° 1, octobre 1967, p. 30-37.

45. Harry Alis, *Hara-kiri*, Paris, Ollendorf, 1882, p. 399.

par la conception déterministe de l'existence humaine, le suicide reste néanmoins un motif récurrent de cette littérature.

Dans *Nana*, huitième roman des *Rougon-Macquart*, le très jeune Georges Hugon, à l'instar du tout Paris et même du Second Empire en général, tombe victime de l'héroïne éponyme. Soucieuse des dettes dont elle est criblée, la *Blonde Vénus* se désintéresse du petit Hugon, qu'elle a pris pour amant par caprice, et, lorsqu'il lui demande de l'épouser, elle éclate de rire, alléguant les vingt-cinq louis qu'il lui faut le jour même :

« Je veux bien moi, dit-elle. As-tu l'argent? »

Non, il n'avait pas l'argent. Il aurait donné sa vie pour avoir l'argent. Jamais il ne s'était senti si misérable, si inutile, si petit garçon. Tout son pauvre être, secoué de larmes, exprimait une douleur si grande, qu'elle finit par la voir et par s'attendrir. Elle l'écarta doucement.

[...]

Elle riait. Puis, le prenant, le baisant au front :

« Adieu, bébé, c'est fini, bien fini, entends-tu... Je me sauve<sup>46</sup>. »

La rupture paraît consommée. Toutefois, une heure plus tard, lorsque Nana rentre chez elle après avoir été quérir la somme dans les bras d'un autre, elle retrouve Georges qui, entre-temps, « [n]e trouvant rien autre », s'est muni de « ciseaux très pointus, dont Nana avait la continuelle manie de se servir pour éplucher sa personne, se rognant des peaux, se coupant des poils. [...] Et, simplement, d'un grand coup, il se les enfon[ce] dans la poitrine<sup>47</sup>. » Il ne meurt pas sur le champ, mais quelques semaines plus tard l'écho de son décès rejoint Nana : « on ne savait pas au juste, les uns parlaient d'une blessure rouverte, les autres racontaient un suicide, un plongeon du petit dans un bassin<sup>48</sup> ». Georges Hugon n'est pas, loin de là, l'unique victime de cette croqueuse d'hommes et de fortunes qu'est la Mouche d'Or. Le comte

---

46. Émile Zola, *Nana*, dans *Les Rougon-Macquart*, *op. cit.*, 1961 [1880], t. II, p. 1442-1443.

47. *Ibid.*, p. 1443-1444.

48. *Ibid.*, p. 1468.



de Vandevres aussi se tue; il se « fait flamber dans son écurie, avec ses chevaux<sup>49</sup> », le lendemain d'un gros pari ayant mal tourné où il a tout misé sur sa pouliche Nana (la jeune jument valant pour la cocotte en l'honneur de qui il l'a ainsi baptisée). Nana est un raz-de-marée : dans le grand engouement de sa sexualité irrésistible, elle suscite toutes les convoitises et « nettoie » Paris de fond en comble. Le Second Empire au complet succombe à son charme et se ruine. Même l'armée française y laisse une fortune, en raison des détournements opérés par Philippe Hugon, frère de l'autre, lequel finira en prison — les fonds eussent sans doute bien servi la défense des frontières de la France lors de l'imminente invasion prussienne, qui survient à la dernière ligne du roman : « À Berlin! à Berlin! à Berlin!<sup>50</sup> » L'héroïne, quant à elle, constate les ravages sans soupçonner que les appétits qu'elle a déchaînés et la spoliation dont elle se rend coupable sont des causes indirectes du tumulte : « Et ils étaient tous pendus après mes jupes, et aujourd'hui les voilà qui claquent, qui mentent, qui posent tous pour le désespoir...<sup>51</sup> », s'indigne-t-elle, inconsciente.

Dès le début de *L'Argent*, grand roman zolien de la finance, on apprend, sans autre incidence, qu'« un banquier de Marseille, s'était autrefois suicidé, à la suite de spéculations désastreuses<sup>52</sup> ». De ce personnage déjà trépassé il ne sera plus question que pour rappeler la mort qu'il s'est donnée. L'objectif poursuivi par le romancier consiste visiblement à situer l'action sur fond de compétition féroce, et même mortelle, entre spéculateurs. À l'autre bout du roman, l'horizon suicidogène ainsi construit finit par se concrétiser quand la machine infernale des agioteurs éclate sous le poids de leurs liquidités trop précairement placées, causant l'effondrement total, « la débâcle de la Bourse<sup>53</sup> ». On ne compte plus alors les victimes; actionnaires,

49. *Ibid.*, p. 1408.

50. *Ibid.*, p. 1485.

51. *Ibid.*, p. 1469.

52. Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 26.

53. *Ibid.*, p. 333.

spéculateurs, petites gens aux petites épargnes, tous y passent; or, c'est à Mazaud, l'agent de change, « frappé en pleine lutte loyale, par inexpérience et par passion, pour avoir trop cru aux autres », qu'il revient d'incarner le lot des dérouterés : « Et, sous le reflet rouge du feu, Mazaud était renversé au bord du canapé, la tête fracassée d'une balle, la main crispée sur la crosse du revolver<sup>54</sup> ». En fait, le suicide dans ce roman s'impose à tous les intervenants du secteur financier, quel que soit le grade, comme la voie royale pour sortir du *struggle-for-life* intensifié que représente ce milieu. Mme Caroline, pourtant de nature si vaillante et gaie, admet candidement avoir « cru » dans ses moments les plus difficiles qu'il ne lui « restait qu'à [s]e jeter à l'eau<sup>55</sup> ». À son tour, Saccard évoque la chose lorsque des rivaux sourcillent devant les profits qu'il espère engranger avec ses projets : « autant vaudrait-il nous aller jeter sur-le-champ à la Seine, plutôt que de nous donner le souci de rien entreprendre...<sup>56</sup> », argue-t-il. Dans le milieu de la finance que dépeint Zola, ne pas transiger, c'est mourir, et mourir volontairement; mais cela reste une métaphore, car règle générale ceux qui sortent du circuit de la spéculation ne meurent pas réellement, ils « crèvent » tout au plus figurativement, d'avoir dû restreindre leur train de vie et leurs ambitions. Par contre, lorsque perdre la partie, être défait par plus adroit que soi, signifie véritablement la mort, comme pour Mazaud, c'est par le suicide que le système darwiniste zolien réclame sa part de sang.

Force est de le constater, dans l'univers des *Rougon-Macquart*, l'âpre compétition fait des vainqueurs comme des vaincus, et si ceux-ci ne tombent pas tous mortellement touchés, le sang coule néanmoins. Ceci dit, ceux des défaits qui périssent dans la bataille ne meurent pas tout à fait aux mains de leurs rivaux. C'est plus souvent qu'autrement de leur propre chef qu'ils y laissent leur peau : la majorité tiennent eux-mêmes la lame ou nouent d'eux-mêmes la corde lors de l'exécution capitale qui les consacre victimes décédées de la joute.

---

54. *Ibid.*, p. 356, 358.

55. *Ibid.*, p. 73.

56. *Ibid.*, p. 135.

## Fléaux et eugénisme

À bien y regarder, de quoi sont morts ces quelques personnages secondaires des *Rougon-Macquart*? De fléaux sociaux. Nana, dans « la toute-puissance de son sexe<sup>57</sup> », coule un empire. L'argent, dans le roman du même nom, emporte tout sur son passage. Même lorsque les grandes forces sociales sont connotées positivement et représentent des vecteurs de progrès célébrés par le romancier, il se trouve des protagonistes secondaires qui sombrent sous la déferlante (il s'agit presque toujours de rétrogrades et de conservateurs), et le plus souvent les décès encourus ont lieu par suicide. Souvenons-nous de Robineau, suicidé après avoir voulu tenir tête à la formidable machine du commerce moderne qui donne son titre au roman *Au Bonheur des Dames*. Dans le tome suivant de la série, *La Joie de vivre*, la servante Véronique est incapable d'accepter, de comprendre, d'endurer ou de s'adapter au régime éponyme de bonté et de charité totalitaires instauré par Pauline; à la dernière page du livre on la trouve « pendue à un des poiriers » du jardin, « accrochée avec le cordon d'un de ses tabliers de cuisine<sup>58</sup> ». Qu'il s'agisse de personnages secondaires, à la personnalité nécessairement moins étoffée et souvent moins singularisée que celle des héros, a pour conséquence d'élever le suicide au rang de *modus operandi* ordinaire (commun, usité, banal peut-être) du corps social zolien pour éliminer les indésirables, les détraqués, les faibles, qui minent sa progression et menacent de corrompre les membres sains.

L'analyse du suicidologue Jean Baechler abonde en ce sens : « du point de vue de la société, il n'est pas sûr, note-t-il, que les suicides représentent un inconvénient, car ils touchent une population à problèmes<sup>59</sup>. » C'était déjà l'argument qu'invoquait à la fin des *Illusions*

57. Émile Zola, *Nana*, *op. cit.*, p. 1462.

58. Émile Zola, *La Joie de vivre*, dans *Les Rougon-Macquart*, *op. cit.*, 1964 [1884], t. III, p. 1130.

59. Jean Baechler, *Les Suicides*, nouv. éd. augm., Paris, Herman, coll. « Philosophie », 2009 [1975], p. 101. Loin de défendre l'eugénisme, Baechler promeut l'acceptation du suicide en tant que « solution » que l'être humain peut envisager d'appliquer lorsque certaines circonstances le portent à méditer ce choix;

*perdues* Lucien de Rubempré dans sa lettre ultime, adressée à sa sœur Ève, quand il s'aperçoit qu'il l'a ruinée à force d'emprunts mal avisés :

Ma sœur bien-aimée, nous nous sommes vus tout à l'heure pour la dernière fois. Ma résolution est sans appel. Voici pourquoi : Dans beaucoup de familles, il se rencontre un être fatal qui, pour la famille, est une sorte de maladie. Je suis cet être-là pour vous. [...] Le cœur plein de tendresse, j'agis comme un ennemi. A tous vos dévouements, j'ai répondu par des maux. Quoique involontairement porté, le dernier coup est de tous le plus cruel. [...] Oui, j'ai des ambitions démesurées, qui m'empêchent d'accepter une vie humble. [...] La lutte à Paris exige une force constante, et mon vouloir ne va que par accès : ma cervelle est intermittente. [...] La mort me semble préférable à une vie incomplète; et, dans quelque position que je me suppose, mon excessive vanité me ferait commettre des sottises<sup>60</sup>.

L'échelle ici est familiale et non sociétale, et le personnage n'est plus secondaire mais central. Cependant, le raisonnement demeure le même. Un membre mal conformé du groupe (ou perçu tel) incarne une menace effective, corruptrice pour celui-ci, et il vaut mieux l'en débarrasser, dans une optique de préservation de la collectivité au détriment de l'individu. Voilà bien la « thèse sociale<sup>61</sup> » dont il est question ici, pour reprendre encore les mots de Balzac.

Cette thèse, lorsqu'érigée en système visant à purifier le corps social de ses parasites nuisibles et de ses infirmités gênantes a pour nom *eugénisme* et a été baptisée de la sorte en 1883 par Francis Galton, cousin de Charles Darwin : « il faut *diminuer* le nombre des inaptes ou *multiplier, accroître* le nombre des doués<sup>62</sup> », ainsi se résume la doctrine galtonienne, selon Anne Carol. Celle-ci constate qu'une telle science

---

Baechler en a surtout contre la diabolisation outrancière de la mort volontaire — selon lui « privilège humain inaliénable » — et contre certaines variantes du discours humaniste qui, prétextant l'inhumanité du suicide, le condamnent (*ibid.*)

60. Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, *op. cit.*, p. 685-686.

61. *Ibid.*, p. 685.

62. Anne Carol, *op. cit.*, p. 12.

n'était en rien neuve à l'époque et qu'au contraire l'eugénisme traverse l'ère moderne, fidèle compagnon d'un mythe fondateur dont il est pour ainsi dire le complément obligé<sup>63</sup>; ce mythe, particulièrement fort à la fin du siècle mais déjà vigoureux à ses débuts, c'est celui de la décadence de la race française par la dégénérescence morale et physiologique due aux mésalliances sociales et biologiques. Morel en donne une expression assez frappante dans son *Traité des dégénérescences*, de 1857 :

[L]'être dégénéré, s'il est abandonné à lui-même, tombe dans une dégradation progressive. Il devient [...] non-seulement incapable de former dans l'humanité la chaîne de transmissibilité d'un progrès, mais il est encore l'obstacle le plus grand à ce progrès, par son contact avec la partie saine de la population<sup>64</sup>.

C'est toujours « en premier lieu le constat initial de "dégénération" qui légitime l'eugénisme<sup>65</sup> », note Carol. Sous de tels auspices, la mort volontaire revêt en effet un sens des plus positifs, comme en témoigne la réflexion qu'émet Paul Jacoby en ouverture de ses *Études sur la sélection dans ses rapports avec l'hérédité chez l'homme* de 1881 : « Le suicide, cette soupape de sûreté contre le névrosisme des générations suivantes, épargne à l'humanité, en faisant partir volontairement les nerveux, bien des folies héréditaires et l'assainit ainsi par élimination des éléments morbides<sup>66</sup>. » Pris en ce sens, le suicide devient hygiène du corps social.

De fait, le rêve eugéniste en est un avant tout d'harmonie, d'ordre et de netteté, l'idée étant « d'extirper les gènes de la dégénérescence<sup>67</sup> »,

63. Pour un aperçu des précurseurs de Galton en France, voir *ibid.*, p. 17-37.

64. Bénédicte Auguste Morel, *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés maladives*, Paris, Baillière, 1857, t. I, p. 6. D'autres publications importantes jalonnent l'histoire de ce mythe au fil du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment l'*Essai sur la mégalanthropogénésie* de Louis Robert (1801), le premier des *Essais de psychologie contemporaine* de Paul Bourget (1883) et *Dégénérescence* de Max Nordau (1894).

65. Anne Carol, *op. cit.*, p. 36.

66. Paul Jacoby, *Études sur la sélection dans ses rapports avec l'hérédité chez l'homme*, Paris, Baillière, 1881, p. v.

67. Anne Carol, *op. cit.*, p. 164. Sur l'harmonie eugénique, voir aussi *ibid.*, p. 191.

comme le montre Carol : il obéit au désir de compenser, voire d'éradiquer un chaos et des monstruosité́s qui deviennent de plus en plus inquiétants en cette fin de siècle, sous l'impulsion d'un raffermissement du mythe décadent par la récente défaite aux mains des Prussiens. Il s'oppose donc à la libre bousculade des appétits égoïstes et contrarie le laisser-aller du darwinisme social par un interventionnisme ciblé, rempli de bonnes intentions : il en est leur embrigadement biologique, nécessaire aux yeux de l'idéologie progressiste qui s'inquiète d'enregistrer tant de « dérèglements » sociaux, moraux, psychiques, physiques. Là encore, donc, il s'agit d'amender, de rectifier le caractère débridé et aléatoire de l'hécatombe que suppose la sélection naturelle, et ce, par des actions tant préventives (contrôle des naissances, stérilisation des mauvais géniteurs) que correctives (rejet des dissidents, amputation des membres gangrénés). Autrement dit, le darwinisme social et l'eugénisme en France se rejoignent en ce qu'ils acclimatent la théorie de Darwin au paradigme de la *doxa* en place. Dans *Les Rougon-Macquart*, ce mélange d'idéologie et de science fonctionne en bloc. Voyons par exemple, dans *Nana*, l'héroïne (un fléau en soi) gérer ses soupirants : « Nana, en quelques mois, les *mangea* goulûment, les uns après les autres. Les besoins croissants de son luxe enrageaient ses *appétits*, elle *nettoyait* un homme d'un coup de dent<sup>68</sup> », écrit Zola. L'imagerie propre au darwinisme social est évidente, tout comme l'est celle de l'eugénisme.

L'ambivalence du suicide s'estompe lorsqu'il est lui-même envisagé comme fléau. Point d'eugénisme alors, car son action pandémique éclipse son potentiel « régulateur ». Dans *Hara-kiri* d'Alis, la décadence de l'Occident est prétendument si avancée qu'elle étend son empire contagieux jusqu'à l'Extrême-Orient, où, par le rituel du *seppuku* (consistant à s'ouvrir le ventre devant public), les samouraïs cherchent à se venger des « envahisseurs » européens qui ont « apporté leurs passions et leurs vices<sup>69</sup> », eux-mêmes suicidogènes. La moisson des suicides — si démodés soient-ils — est mondiale. Autour du héros Taïko-Fidé, jeune homme venu du Japon étudier à Paris, les vaincus du

---

68. Émile Zola, *Nana*, *op. cit.*, p. 1454 [je souligne].

69. Harry Alis, *op. cit.*, p. 423, 425.

*struggle-for-life* tombent comme des mouches : on s'« enroul[e] dans les remous sinistres » de la Seine, on « s[e] fait sauter la cervelle »... Fidé lui-même se munit d'un stylet et, « choisissant la place entre les côtes », s'« enfon[ce] la lame jusqu'à la garde, sans pousser un cri<sup>70</sup> ». Bref, là où le naturalisme darwiniste verse dans la décadence apocalyptique, c'est encore le taux de suicides qui constitue l'indicateur premier de « la maladie collective dont il est la résultante et le signe<sup>71</sup> », conformément à la célèbre thèse qu'allait défendre Durkheim une vingtaine d'années plus tard, dans *Le Suicide*, un essai qui a révolutionné la sociologie.

## Naturalisme, darwinisme et connotations du suicide

Si, comme le souligne Robert J. Niess, « le principal disséminateur des idées social-darwiniennes fut Herbert Spencer qui n'accepta jamais totalement les idées de Darwin et qui se réclamait plutôt de Lamarck et de Malthus<sup>72</sup> », rien n'exclut que Zola soit arrivé à ces idées par d'autres voies. Il a pu les prendre chez ses maîtres à penser positivistes, notamment parce que, en tant qu'idéologie scientifique, le darwinisme social « présente un aspect systématique et réducteur » pleinement positiviste, souligne Jean-Louis Cabanès : « Il s'enquiert des premiers principes, il s'efforce de trouver des lois simples<sup>73</sup>. » Il a pu les prendre chez les grands romanciers qu'il a admirés, c'est le cas du paradigme balzacien de la lutte sociale animalisée, ou les cueillir à même la *doxa* de son siècle, ainsi cette métaphore de l'existence vécue dans l'arène, qu'on retrouve chez lui comme on la trouve chez Rabbe et chez tant d'autres, parce qu'elle était dans l'air du temps.

Aussi, l'écriture naturaliste s'est-elle conçue, théorisée et réalisée sur ces bases épistémologiques. *Les Rougon-Macquart* paraissent

70. *Ibid.*, p. 86, 410-411 et 419.

71. Émile Durkheim, *Le Suicide. Étude de sociologie*, introd. de Serge Paugam, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007 [1897], p. 450.

72. Robert J. Niess, *op. cit.*, p. 59.

73. Jean-Louis Cabanès, *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes (1856-1893)*, Paris, Klincksieck, 1991, t. II, p. 541-542.

bel et bien être, pour reprendre une formule d'Ursula Link-Heer, qui insiste sur la dimension pseudo-darwinienne du projet, « l'histoire d'une multiple "dégénération de la race"<sup>74</sup> », car la saga relate la rapide ascension puis la terrible chute sociophysiologiques des divers membres d'une famille minée par une « fêlure » héréditaire qui remonte à l'aïeule Adélaïde Fouque (tante Dide) et qui métaphoriquement laisse s'écouler le capital sanguin du clan jusqu'à l'épuisement, au bout de quatre générations. Le mal qui tourmente les membres de la famille *Rougon-Macquart* est biface. Sa part biologique, innée, tient à une faille irrémédiable car inscrite dans les gènes; c'est une fatalité. Sa part sociologique, en revanche, est conjoncturelle, elle émane des travers du Second Empire, milieu corrompu dans lequel la descendance de l'aïeule cherche en vain à s'épanouir; c'est un déterminisme. La même dualité régit le lot des protagonistes extrafamiliaux, qui le plus souvent sont des personnages secondaires. Ceux-ci, s'ils sont faibles, maigres ou rébarbatifs à s'engager dans l'arène, sont la proie du « mouvement moderne », de « la bousculade de toutes les ambitions », de « l'élan démocratique », de « l'avènement de toutes les classes », du « mélange » et du « côtoiement de tous les individus<sup>75</sup> », expulsés ou engloutis qu'ils sont par le tourbillon de la modernité. Le système romanesque zolien les élimine, parce qu'ils sont inaptes à survivre dans les conditions de compétition accrue, d'accélération du train de vie à l'ère industrielle : « l'homme doit s'adapter aux conditions de sa vie et ceux qui trouvent la tâche au-dessus de leurs forces n'ont qu'à mourir<sup>76</sup> », résume Niess. Néanmoins, à y regarder de près, on s'aperçoit que bien peu des laissés pour compte dans cette saga meurent effectivement des suites de leur défaite sociophysiologique. Plus curieux encore, beaucoup de ceux qui y laissent leur peau se tuent d'eux-mêmes : le suicide est investi d'un rôle prépondérant dans le processus de sélection naturaliste.

---

74. Ursula Link-Heer, *op. cit.*, p. 350.

75. Il s'agit ici encore d'expressions que nous tirons des feuillets de 1868-69 (« Notes générales sur la marche de l'œuvre », *op. cit.*, p. 1738), lesquels réunissent les idées qu'Émile Zola jetait sur papier en prévision de son futur cycle romanesque.

76. Robert J. Niess, *op. cit.*, p. 60.



Lorsqu'on observe sous cet angle la grande œuvre du chef de file du naturalisme, *Les Rougon-Macquart*, tout en s'appuyant sur des exemples empruntés à un roman mineur du courant, *Hara-kiri* d'Harry Alis, il apparaît que le mécanisme pseudo-darwiniste — caractéristique de cette littérature — réservait à la mort volontaire le même rôle d'un romancier à l'autre, celui de mettre en évidence la toute-puissance des fléaux sociaux<sup>77</sup>. Qu'ils soient malingres ou criminels, pervertis ou réactionnaires, les suicidés que nous avons rencontrés constituent des membres dysfonctionnels du corps social, et si néfastes à celui-ci qu'il semble naturel de les voir être éliminés par le génie positif de l'espèce. Leur suicide concrétise à quelque égard un souci hygiénique de l'Humanité ou du Grand-Être, pour reprendre le nom dont l'affuble Comte, théoricien du positivisme.

À la lecture attentive des œuvres, toutefois, il est abusif d'affirmer que c'est Lui, le Grand-Être qui, intolérant, pousse les moins désirables de ses sujets à s'enlever la vie : l'impulsion nécessaire à s'éliminer d'eux-mêmes leur semble innée, la narration n'invoque jamais explicitement ou directement le besoin eugénique, parfaitement accordé à la logique darwiniste en vigueur, que pourrait entretenir le Grand-Être de se défaire d'eux. Néanmoins leur autolyse a quelque chose de supérieurement satisfaisant pour Lui, quelque chose de connoté, tout au plus, mais de décelable quand même. La littérature naturaliste, sur ce plan, ne déroge pas à la norme discursive de son époque; car, de manière générale, le darwinisme social, qui n'est autre qu'un « *complexe de stéréotypes littéraires, baptisé du nom de Darwin*<sup>78</sup> », n'a investi que le niveau connotatif des textes savants et des chroniques d'opinion de la période, comme l'a éloquemment démontré Link-Heer<sup>79</sup>; de même,

77. N'allons pas croire, cependant, que tous les écrivains naturalistes confèrent à la mort volontaire la fonction d'illustrer l'omnipotence des déterminismes sociophysiologiques. Par exemple, dans *Bel-Ami*, sans doute le plus darwiniste des romans de Maupassant, l'irrésistible ascension sociale du héros cause bien des chagrins, mais aucun suicide.

78. Ursula Link-Heer, *op. cit.*, p. 342 [Link-Heer souligne].

79. *Ibid.*, p. 335-341.

rare sont les occurrences où les principes et préceptes eugénistes ont été ouvertement formulés, remarque Anne Carol :

Des pouvoirs que s'accordent les médecins, [...] le plus démesuré est celui de l'élimination physique des procréateurs indésirables. [...] Destruction des déchets sociaux, euthanasie des nouveau-nés, avortement obligatoire, les figures de l'élimination sont multiples. Leur nécessité est rarement affirmée de façon formelle, mais sous des formes insidieuses, le discours médical évoque des solutions qui n'en sont guère éloignées<sup>80</sup>.

On s'en tient à la sournoiserie éminemment littéraire qui laisse au lecteur la liberté de tirer ses propres conclusions. À lui de décider si les suicidés du naturalisme posent délibérément le geste qui les fait sortir du corps social les pieds devant.

80. Anne Carol, *op. cit.*, p. 163.